

Collection *Situations* 10

Les Souvenirs littéraires

Actes du colloque du 2-3-4 juin 2016
à l'université de Paris Nanterre

Sous la direction de Vincent LAISNEY

Presses Universitaires de Liège
2017

Poétique et politique des Souvenirs littéraires

Mallarmé après Mallarmé

Pascal DURAND

Le 22 janvier 1925, Paul Léautaud notait ceci dans son *Journal* : « Il y a quelque temps, comme Duhamel m'avait raconté à plusieurs reprises des anecdotes de sa vie littéraire, je lui ai dit qu'il avait bien tort de ne pas noter tout cela, qu'il ferait certainement un livre extrêmement intéressant, vivant, vrai et que cette sorte de livres a souvent plus d'intérêt que les œuvres littéraires proprement dites, que ce sont même les seuls livres qui restent¹. » C'est une boutade, bien sûr, mais assez significative. Elle traduit la cruelle passion du fait révélateur dont le secrétaire de rédaction du *Mercur de France* a fait preuve, pendant tant d'années, en observant par le petit bout de la lorgnette le milieu littéraire parisien. Elle permet, aussi bien, de soulever plusieurs questions au sujet d'un genre qui, relatif à la vie littéraire, pourrait se passer des œuvres ou du moins, si l'on suit Léautaud, leur survivre avantageusement.

LES SOUVENIRS ET LEUR CADRE

Et pour commencer : qu'est-ce qui pourrait expliquer, par delà les faits, portraits et propos dont ils font provision, un si vif intérêt porté aux Souvenirs littéraires ? La raison doit peut-être moins en être cherchée dans les propriétés constitutives du genre que du côté du cadre dont ces propriétés représentent en quelque sorte la réplique interne. L'essor remarquable que le genre des Souvenirs littéraires connaît dans la France de la seconde moitié du XIX^e siècle, et que l'on voit se prolonger très loin dans le siècle suivant, indique, cela va de soi, qu'un marché de lecteurs, mais aussi de producteurs, s'est créé au profit d'un genre qui, littéraire sans doute, est aussi éditorial au sens large, en tant qu'il est un produit de presse et un produit de librairie et que la mention « Souvenirs littéraires » pourra aussi bien faire office de titre ou de sous-titre sur un livre que de rubrique ou de pseudo-rubrique dans les périodiques. Cet essor, il paraît difficile de ne pas

1. Paul Léautaud, *Journal littéraire*, 22 janvier 1925, t. I, Paris, Mercure de France, 1986, p. 1571.

l'apparenter à celui qu'ont connu, à partir de la Monarchie de Juillet, d'autres genres et sous-genres, tels que la littérature panoramique, les « physiologies » de la vie sociale, les romans de la vie littéraire et artistique, avec l'ensemble desquels celui qui nous occupe partage plusieurs traits significatifs en fait de continuité établie non seulement de la chose littéraire à la chose sociale, la littérature se développant en tant que radiographie de la société contemporaine, mais établie aussi de la chose littéraire à elle-même, voulant que la littérature soit de plus en plus portée à se saisir comme un univers social à part entière, avec sa population, ses classes et sa typologie, ses institutions, ses règles et ses mœurs, ses lieux et ses formes de vie en commun, sa temporalité et son historicité propres. Les modalités de cette saisie peuvent bien être très diverses, du réalisme à la fantaisie, de la grande fresque au tableautin, du regard solennel au coup d'œil goguenard; toutes n'en répondent pas moins à l'une des grandes tendances que la littérature a suivies, à partir du romantisme, jusqu'à divers niveaux de sophistication : celle qui l'a conduite en l'occurrence à thématiser son propre univers social, une autre de ces tendances l'ayant portée, dans certaines de ses régions et à vitesse différente selon les genres, vers une réflexivité esthétique de plus en plus grande, sans qu'il y ait véritable divergence entre ces deux tendances, l'autotélisme pouvant apparaître, à la limite, comme la translation réductrice, dans l'ordre du rapport des formes à elles-mêmes, d'un rapport établi plus globalement de l'activité littéraire à son champ d'exercice.

Des *Mémoires d'outre-tombe*, dont les douze volumes de l'édition originale sortent de 1849 à 1850, aux Souvenirs littéraires qui se multiplient dans la seconde moitié du siècle, la distance est donc plus grande qu'il n'y paraît, car elle est moins historique que morphologique. Elle est fonction de la professionnalisation de l'activité littéraire qu'a rendue graduellement possible, entre autres facteurs, la mise en place, des années 1830 aux années 1850, de structures efficaces de production et de commercialisation des textes, à cheval sur les deux systèmes de l'édition et de la presse. Loin de la monumentalisation inhérente au genre des Mémoires, qui s'inscrivent sur le plan d'éternité de la grande histoire ou qui du moins y prétendent, les Souvenirs littéraires s'inscriront sur le plan très terrestre de la petite histoire du monde des lettres. L'historicité à laquelle ils ordonneront la littérature ne sera pas celle des grandes périodes politiques, ni même celle des grandes périodes littéraires, car s'il y sera souvent question d'écoles, de mouvements, du « temps des parnassiens » ou des « beaux temps du symbolisme² », ce

2. Voir Albert de Bersaucourt, *Au temps des parnassiens. Nina de Villard et ses amis*, Paris, La Renaissance du Livre, 1921; et Henri Mazel, *Aux beaux temps du symbolisme (1890-1895)*, Paris, Mercure de France, 1943. Dans le premier des deux cas mentionnés ici, il s'agit de souvenirs récoltés par un auteur qui n'a pu être témoin des faits; la logique n'en reste pas moins semblable d'un cas à l'autre : souvenirs par procuration ou souvenirs rapportés, un même régime anecdotique prévaut au sujet d'un milieu nimbé de nostalgie.

sera moins pour rouvrir des débats doctrinaux ou faire l'exégèse des œuvres que pour en montrer tantôt les coulisses, tantôt les manifestations les plus extérieures, rectifier telle gloire excessive ou bien réparer tel oubli injuste. Les Souvenirs littéraires ordonneront plutôt la littérature à l'historicité anecdotique de ceux qui la font, entre pittoresque de la vie de bohème et rituels d'une noblesse des lettres, sans oublier manœuvres, traverses, chicanes, querelles, rivalités, secrets d'alcôve de ceux qui, vivant pour écrire ou écrivant pour vivre, habitent un espace où se juxtaposent et par bien des côtés se chevauchent plusieurs mondes eux-mêmes très composites : mondes de l'édition, du journalisme et des revues, mondes du théâtre, mondes de l'art, mondes des salons mondains et des ambitions officielles. Lieu donc où la littérature se montrera telle qu'on l'a vue et vécue, et dans une porosité plus grande qu'on ne le croit d'ordinaire entre des univers que le recul du temps et beaucoup de mots d'ordre ont trop hermétiquement séparés. Lieu aussi où, vue et vécue de la sorte, elle se parlera, non seulement d'y absorber tout l'objet du discours, mais aussi par récolte de propos, mots d'esprit, réparties, conversations, parfois intonations, accents et défauts de prononciation, qui en feront ressortir l'oralité sous plusieurs formes et la rendront autrement encore à sa dimension sociale, plus évidemment que ne saurait le faire l'évocation de l'exercice silencieux de l'écriture.

Cette dimension de réflexivité sociale, condition d'émergence et de succès du genre, n'est pas étrangère à l'une de ses propriétés principales, si évidente qu'elle en passerait presque inaperçue. Les Souvenirs ne sont pas « littéraires » de seulement porter sur la littérature et sur la vie plus ou moins héroïque des gens de lettres; ils sont « littéraires » d'émaner en outre de gens appartenant au monde des lettres. « Littéraires », ces Souvenirs le sont, plus précisément dit, en ce qu'un fait de réciproque implication s'y opère du témoignage à la participation au milieu que l'on prend pour objet tout en s'y ressaisissant comme sujet³. Les anecdotes, les conduites, les interactions ne valent, littérairement, que parce que

3. C'est là pourquoi — entre tant d'autres exemples et tant de manifestations de toutes sortes de la même composante — un Henri Mazel fera suivre le titre donné à ses souvenirs relatifs *Aux beaux temps du symbolisme* de la mention « 1890-1895 » correspondant à ses années à la tête de la revue *L'Ermitage* (qu'il avait fondée avant d'en être évincé sous la pression d'André Gide). La périodisation du mouvement, ou du moins de sa période la plus « belle » (et pour cause : c'est celle à laquelle a pris part le témoin), dépend d'un point de vue *recadrant* l'auteur dans l'espace qu'il donne à revoir, espace qui n'est pas seulement un morceau de temps, mais une aire socialement délimitée : « Oui, ce furent, il le semble bien, conclura-t-il, de belles et brillantes années que celles 1890-1895 dont j'ai écrit "La petite histoire". D'autres, plus tard, en écriront la grande, s'ils les jugent dignes de ce mot. Je me suis contenté de silhouetter, au passage, des amis, beaucoup d'amis, peut-être trop; ce ne seront que des documents provisoires; mais pourquoi ce que j'ai fait pour *L'Ermitage*, d'autres ne le feraient-ils pas pour le *Mercur*, pour la *Plume*, pour d'autres revues? Cela n'en vaudrait pas la peine, dira-t-on; qui sait? Des hommes qui écrivent et qui pensent ne sont jamais indignes d'intérêt » (*op. cit.*, p. 195-196).

l'auteur qui les rapporte y a pris part plus ou moins directement et que c'est d'abord à lui-même qu'il les rapporte, non chaque fois en tant qu'acteur de la scène décrite, mais toujours en tant qu'agent du champ littéraire. Disposerions-nous sur Mallarmé des souvenirs de Marie son épouse, Geneviève sa fille, ou Méry Laurent sa maîtresse — et non seulement sur le mari, le père, le soupirant qu'il fut au quotidien, mais serait-ce même sur le poète au sein des « mardistes » —, que leurs souvenirs n'auraient rien de « littéraires ». Ce que leurs souvenirs auraient gagné en vivante authenticité sur ceux de ses confrères plus ou moins proches et des « mallarmistes » plus ou moins fidèles les aurait privés de ce surcroît de connotation que procurent en revanche les témoignages jusqu'aux plus indirects, pour peu qu'ils émanent de professionnels de la chose écrite; et cela, non parce que les écrivains ou journalistes-écrivains qui livrent ces témoignages y mettraient plus de talent — le talent n'entre pas en compte dans cette affaire, les Souvenirs littéraires pouvant être de bien mauvaise littérature —, mais parce que le « littéraire » dans leurs Souvenirs, élément de pertinence et de spécificité ajouté, tient à ceci que c'est leur participation à l'univers psychologique et social dont ils font le tableau qu'ils ajoutent à ce même tableau. Cet élément peut quelquefois sans doute être de nature bien indirecte. Lorsqu'Anna Rodenbach livre en 1943, au *Journal de Genève*, de lointains « Souvenirs du temps où Mallarmé vivait⁴ », l'impression peut se faire sentir qu'un peu de littérarité par procuration s'attache au témoignage de la veuve de l'auteur de *Bruges-la-Morte*, familier du cénacle ayant lui-même publié dans *Le Figaro* du 13 septembre 1898, deux mois avant sa propre disparition, un témoignage à la fois plus direct et moins tardif⁵. À l'inverse, lorsque Victor Margueritte, écrivain et frère d'écrivain⁶, republie dans *Marianne* en 1936, après une réception à l'hôtel de Massa pour le cinquantenaire du symbolisme, ses « Souvenirs sur Stéphane Mallarmé », son témoignage semble bien près de perdre en définition littéraire ce qu'il gagne sous l'aspect d'un lien de famille trop lourdement souligné avec le poète :

De tous ceux qui étaient là, rassemblés autour de sa haute mémoire, sans doute suis-je celui qui l'a le plus chéri, parce que je l'ai davantage connu. Il était le cousin germain de ma mère, née Mallarmé. Mon enfance a été pleine de lui; adolescent j'ai vécu dans l'intimité du maître que j'appelais l'oncle Stéphane⁷.

La réflexivité sociale caractéristique des Souvenirs littéraires vient également de ce que leurs rédacteurs, parties nécessairement prenantes en effet du milieu qu'ils évoquent sur un fond de nostalgie diffuse faisant encore signe de leur parti-

-
4. Anna Rodenbach, « Souvenirs du temps où Mallarmé vivait », dans *Le Journal de Genève*, supplément littéraire, 20 et 27 novembre 1943.
 5. Georges Rodenbach, « Stéphane Mallarmé », *Le Figaro*, 13 septembre 1898.
 6. Ayant fait tandem à grand succès avec lui, Victor, faut-il le rappeler? est le frère de Paul Margueritte, romancier naturaliste, l'un des dix membres de l'Académie Goncourt.
 7. Victor Margueritte, « Souvenirs sur Stéphane Mallarmé », *Marianne*, 1936.

cupation à ce milieu, s'attachent, en règle assez générale, soit à prendre pour objet des collectifs saisis dans différents espaces de sociabilité — groupes, mouvements, écoles, salles de rédaction, théâtres, concerts, cafés, banquets, cimetières, salons, rues, boulevards, quartiers divers où se concentre la tribu des mots —, soit à réinstaller l'auteur dont ils dressent l'effigie au centre d'un système de relations qui, se résumerait-il au seul témoin qui tient la plume, n'en maintiendrait pas moins l'horizon d'une socialité et le cercle d'une interlocution. La fréquence est grande, dans les Souvenirs littéraires, des juxtapositions de portraits et des scènes de conversation, des mentions de participants à tel événement ou de témoins de telle circonstance, réduites en certains cas à des listes de noms, mais qui suffisent pour recomposer, à peu de frais, l'image non seulement d'une littérature vécue dans sa dimension collective, mais celle aussi de la littérature comme idéal socialement validé par les alliances et les luttes dont cet idéal fait l'objet au sein d'un micromilieu spécifique. C'est qu'aussi sans doute, la place des autres étant indicative de la sienne, le témoin valide de la sorte et son témoignage (« j'y étais ») et sa participation à ce micromilieu (« j'en étais »). Mais c'est surtout que, bienveillants ou venimeux, vagues ou précis, véridiques ou fabulés, mélange le plus souvent de tout cela, les Souvenirs littéraires peuvent apparaître, sinon comme des ateliers de fabrication de l'*illusio* littéraire, croyance en la valeur du jeu par adhésion aux formes et aux règles de ce jeu, du moins comme des vecteurs de sa consolidation à l'état incorporé⁸. Car si polémiques qu'ils soient parfois, et enclins à montrer les ressorts très concrets de la vie dans les lettres, c'est encore la grandeur de l'idéal littéraire qu'ils font ressortir, fût-ce en l'encerclant de petits faits misérables. Y contribue très largement le fait que si c'est bien en effet de la dimension sociale de la littérature que ces Souvenirs font leur matériau et leur objet, la sociologie littéraire qui s'y donne à lire demeure le plus souvent très rudimentaire, et en tout cas moins subtile que dans les *Illusions perdues* ou la conférence d'Oxford et Cambridge sur *La Musique et les Lettres*.

8. La notion d'« *illusio* », progressivement forgée par Pierre Bourdieu, en est venue à former la clé de voûte de sa sociologie des champs en s'y reliant au « sens pratique » que les agents incorporent par exposition aux régularités de leur champ d'action. Pour une clarification récente de cette notion, voir Jean-Louis Fabiani, *Pierre Bourdieu. Un structuralisme héroïque*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2016, p. 49-52. Voir aussi Pascal Durand, notice « *Illusio* », dans *Lexique Socius* (A. Glinoeur et D. Saint-Amand, dir.), 2014, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/41-illusio>; et s'agissant de l'esthétique de Mallarmé, envisagée comme problématisation de l'*illusio* littéraire, « Vers une *illusio* sans illusion? Réflexivité formelle et réflexivité critique chez Mallarmé », dans *Nouveaux regards sur l'illusio* (D. Saint-Amand & D. Vrydaghs, dir.), *CONTEXTES*, n° 9, 2011, URL : <http://contextes.revues.org/index4800.html>.

LE CADRE ET L'OUBLI

De toute cette poésie des Souvenirs littéraires — qui relève aussi, nous le verrons, d'une *politique* de la littérature par son objet comme par le mode de son traitement —, les Souvenirs relatifs à Mallarmé sont très représentatifs. Leur corpus est à la fois vaste et extrêmement redondant. Il est aussi très stratifié pour s'être enrichi, par alluvions successives, de la mort du poète, le 9 septembre 1898, jusqu'à la fin des années 1940, quand, par la force des choses, avec la disparition des derniers témoins directs, sera venu le temps du biographique et d'autres légendes.

La première des choses qui frappent à considérer ce corpus est que celui-ci est fort déséquilibré en regard des deux grandes phases de la carrière de Mallarmé, provinciale puis parisienne, parnassienne puis symboliste. C'est en rang serré que ses émules se presseront pour livrer leurs Souvenirs. D'André Gide à Francis de Miomandre, impossible de les citer tous : Georges Rodenbach, André Fontainas, Henri de Régnier, Paul Claudel, Paul Valéry, Robert de Souza, Léon-Paul Fargue, Édouard Dujardin, Henri Mazel ou encore Camille Mauclair, qui s'en fera presque une spécialité de 1898 à 1935, en passant par un chapitre intitulé « Le Souvenir de Mallarmé » dans ses *Princes de l'esprit* en 1921⁹. Bien rares, en revanche, les témoins de la première heure. Rien, à ma connaissance, du côté d'Henri Cazalis ni d'Eugène Lefébure qui avaient été, tout au long des années 1860, les confidents de ses poussées d'ambition et de ses effondrements moraux, ainsi que les greffiers de la mémorable « crise de Tournon ». Deux textes au moins font exception. L'un est dû à Emmanuel des Essarts, premier poète de ses amis¹⁰, sous rubrique « Souvenirs littéraires », dans la *Revue de France*, à la sortie de l'édition Deman des *Poésies* (1899); un autre figure dans le *Rapport sur le mouvement poétique français* remis par Catulle Mendès en 1902.

Ce déséquilibre, expression de l'autorité conquise par Mallarmé après 1885, peut être reçu comme un signe de ce que le plus gros des Souvenirs littéraires à son sujet auront pour enjeu diffus de se ranger au nombre des héritiers. Ce que confirme un autre aspect, assez prévisible, de ce même déséquilibre génération-

-
9. Camille Mauclair, « Souvenirs sur Stéphane Mallarmé et son œuvre », *La Nouvelle Revue*, 1^{er} décembre 1898, p. 433-458; « Les Recherches de Mallarmé » (1898) et « Le Souvenir de Mallarmé », dans *Princes de l'esprit*, Paris, Ollendorf, 1921, rééd. Albin Michel 1931, p. 99-136 et p. 137-146; *Mallarmé chez lui*, Paris, Grasset, 1935. Mauclair avait déjà donné dans la même *Nouvelle Revue*, des « Souvenirs sur le mouvement symboliste en France » (15 octobre-1^{er} novembre 1897) et, le 1^{er} octobre 1898, sous la rubrique « Pages courtes », un bref article, « Stéphane Mallarmé », réagissant à la mort du poète (p. 531-533).
 10. Mallarmé avait consacré à ce poète professeur normalien, rencontré à Sens, deux de ses premiers articles publiés : « *Les Poésies parisiennes* » (*Le Papillon*, 10 janvier 1862) et « Variétés. *Les Poésies parisiennes* » (*Le Sénonais*, 22 mars 1862), dans *Œuvres complètes*, t. II, éd. B. Marchal, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p. 349-352 et p. 358-360.

nel, voulant que les témoignages des premiers aient été aussi modérés que fervents ceux des seconds. « J'ai sur mes camarades du groupe parnassien, écrit des Essarts, le douloureux avantage d'avoir été le premier à connaître Stéphane Mallarmé¹¹. » Occasion de livrer des traits de personnalité que la « crise de Tournon » ne met guère en relief : un Mallarmé qui n'aimait pas danser, mais blagueur et pince sans rire, instigateur avec quelques fonctionnaires locaux d'un canular aux dépens du maire de Tournon. Occasion surtout, très naturellement, de déplacer le centre de gravité de l'œuvre vers son moment parnassien :

Ce n'est pas [...] peu de chose que d'avoir été salué Prince des lyriques par toute une jeunesse studieuse et curieuse de nouveauté. Je craindrais pourtant que l'œuvre symboliste de Mallarmé ne fit quelque tort à son œuvre parnassienne, si la postérité n'était experte en jugements définitifs. Mais, jusqu'à preuve du contraire, j'estime que c'est par la première moitié de son recueil total que Mallarmé [...] se recommande aux Anthologies, ces musées de la Poésie¹².

Une même disposition, un peu moins réellement sympathique, sera à l'œuvre chez Mendès :

Ce cher doux homme m'aima autant que je l'aimais [...]. Mais ici je ne dois me souvenir que de l'œuvre et de l'artiste, qui furent diversement jugés; tantôt stupidement par la goguenardise de quelques bêtîtres, tantôt démesurément exaltés [...] par des poètes qu'un très ardent respect [...] égara jusqu'à l'adulation¹³.

Et de se remémorer cette soirée de 1870, en Avignon, au cours de laquelle Mallarmé, après dîner, lui donna lecture ainsi qu'à Villiers de l'Isle-Adam de l'ébauche d'*Igitur*, qui les plongea dans le plus grand embarras. « Quoi! c'était à cela [...] qu'avait abouti un si long effort continu de pensée¹⁴? » Rire crispé de Villiers, stupeur de Mendès, qui reste silencieux. Trente ans plus tard, tardif reproche adressé à soi-même : « Qui sait si, alors, [...] une franche et robuste remise en place n'eût pas réussi à détourner Stéphane Mallarmé de la fausse voie qu'il s'était comme trouée par six ans de solitude [...] ? J'aurais dû, peut-être, avoir le courage d'une brusquerie brutale, qui sauve, sans ménagement¹⁵. » Et Mendès, étonné de la « religion » entourant le « Génie occulte » que Mallarmé est devenu entre-temps, de conclure ainsi la section qu'il lui réserve dans son très

11. Emmanuel des Essarts, « Souvenirs littéraires. Stéphane Mallarmé », *Revue de France*, 15 juillet 1899, p. 441.

12. *Ibid.*, p. 446. Je remercie Valérie Stiénon de m'avoir procuré copie de ce texte.

13. Catulle Mendès, *Rapport sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900*, Paris, Imprimerie Nationale, 1902, p. 135.

14. *Ibid.*, p. 137.

15. *Ibid.*, p. 139-140.

officiel rapport : « [Je] souhaite ardemment de m'être trompé; oui, du plus profond de mon cœur, je souhaite en effet que le compagnon de ma jeunesse ait mérité d'être l'initiateur, le guide spirituel des générations futures; mais, avec chagrin, je ne le crois pas; et j'ai dû me résigner à le dire¹⁶. » Le moins que l'on puisse dire est que ce souhait s'est réalisé au-delà des chagrins du brave Catulle. Le commentaire de Sartre sera cinglant et drôle : « Parvenu à l'âge de raison, [Mendès] se reprochera [...] de n'avoir pas "eu le courage d'une brusquerie brutale, qui sauve sans ménagement" et qui du doux maniaque eût fait — qui sait? — un autre Mendès¹⁷. »

On l'a vu avec des Essarts, exempt pour son compte des obligations qui font les héritiers : dans certains Souvenirs éloignés, un peu de la présence de Mallarmé au réel se laisse entrevoir. Dans les Souvenirs littéraires des « mallarmistes », c'est d'une présence réelle qu'il s'agira plutôt, celle d'un Verbe poétique promis à une eucharistie à répétition. Le côté rue de Rome y sera plus représenté que le côté Valvins, et ces deux côtés bien plus que le quadrilatère parisien avec ses institutions culturelles¹⁸. « On les a souvent racontés, ces mardis¹⁹ », note Édouard Dujardin avant de s'y coller à son tour. On les racontera même avec une foi retrouvée après l'avoir perdue. Ainsi, c'est déjà bien engagé dans le processus de « désinstruction²⁰ » dont *Paludes* (1895) puis les *Nourritures terrestres* (1897) ont été de premières minutes que Gide livre dans la revue *L'Ermitage*, à la mort de Mallarmé, ses Souvenirs du cénacle; il y reviendra dans *Si le grain ne meurt* (1926), quitte à se redemander « comment [il avait pu] respirer [...] dans cette atmosphère étouffée des salons et des cénacles où l'agitation de chacun remuait un parfum de mort²¹ ». Et c'est après avoir procédé en fiction à l'inventaire avant liquidation du cénacle mallarméen, dans *Le Soleil des morts*, que Mauclair, rallumant sa ferveur, éteint lui aussi, au même moment, la mèche qu'il avait vendue l'année précédente²². Du coup, le cénacle le plus durable — vingt années environ

16. *Ibid.*, p. 140-141.

17. Jean-Paul Sartre, *Mallarmé. La lucidité et sa face d'ombre*, Paris, Paris, Gallimard, 1986, p. 70.

18. Mallarmé, interrogé dans *Le Petit Bleu de Paris* (20 mai 1894) à la veille d'une représentation du *Voile* de Rodenbach à la Comédie-Française, ne déclarait-il pas ceci? « J'ignore ce que c'est que le public. J'ignore la Comédie-Française. Je n'habite pas à Paris, mais une chambre; elle pourrait être à Londres, San Francisco, en Chine; vous voyez un homme pour qui Paris n'existe pas. Paris existait il y a trente ans. [...] Aujourd'hui écrire un livre, c'est faire son testament » (cité par Jean-Luc Steinmetz, *Stéphane Mallarmé. L'Absolu au jour jour*, Paris, Fayard, 1998, p. 391).

19. Édouard Dujardin, *Mallarmé par un des siens*, Paris, Messein, 1936, p. 22.

20. André Gide, *Les Nourritures terrestres*, dans *Romans, récits et soties. Œuvres lyriques*, éd. Y. Davet et J.-J. Thierry, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 154.

21. A. Gide, *Si le grain ne meurt*, dans *Journal 1939-1949. Souvenirs*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 575.

22. Sur *Le Soleil des morts*, voir P. Durand, « Le dernier mardi et le dernier cénacle. De Calixte Armel à Mallarmé », dans *Imaginaires de la vie littéraire* (B.-O. Dozo, A. Glinoyer &

— est aussi le plus documenté du siècle, apothéose et crépuscule à la fois d'un « âge des cénacles » dont les rayons abaissés se porteront loin dans l'imaginaire littéraire du siècle suivant. Le plus documenté? Il faut y regarder de plus près. Car voici une autre chose frappante. Tous ces témoignages ne font guère assaut que de trois grands lieux communs, que l'on trouve à l'état condensé dans ces deux phrases de Mauclair : « Mallarmé laisse [...] le souvenir d'un causeur incomparable, dont la parole rêveuse et lumineuse ne se retrouvera pas. Nombre de gens qui n'aimaient pas son œuvre et l'avaient raillée même méchamment se sentaient, mis en sa présence, conquis et transformés : ils s'en allaient regrettant leurs attaques²³. »

Le premier de ces lieux communs touche au puissant magnétisme exercé par le poète sur ceux qui, l'ayant approché, ont vu en lui une vivante manifestation de la littérature posée en absolu. Dire de ces Souvenirs qu'ils seront hagiographiques tiendrait de l'euphémisme. Le Jeudi saint ayant eu lieu le Mardi rue de Rome de 1880 à 1898, c'est la transsubstantiation d'une parole en un verbe et d'un corps en une idée qui s'y trouvera à chaque fois accomplie de nouveau. Un deuxième lieu commun concerne la substance et la direction de cette parole, le poète, aussi limpide à l'oral qu'il était obscur à l'écrit, y ayant mis le meilleur de son « démon de l'analogie » au service d'une vertigineuse ascension vers l'Idée à partir du fait le plus ténu, chose vue, lue ou entendue — un « démon » qu'Henri Mazel, dans ses Souvenirs, appelle, lui, son « démon de l'ultra-violet et de l'infra-rouge²⁴ ». Troisième lieu commun : ces essors verbaux, démonstrations en acte de la puissance de l'imagination et du langage, nul n'a pu, n'a su, n'a voulu les consigner. « Quel Platon racontera ce Socrate? Quel quatuor d'évangélistes, ce Jésus²⁵? », se demande Dujardin. Cette perte a sa compensation, qui est plus exactement sa contrepartie. Tous muets sur ces mots à jamais envolés, les mardistes seront intarissables sur le rituel des séances, la disposition des lieux et des objets, la position du maître dans la salle à manger, debout devant eux dos à la cheminée, son *hexis* corporelle, sa façon de raidir le buste pour mimer l'ascension de l'idée vers l'Idée, sa façon de baisser lentement les paupières, son index levé, interrogateur et didactique, sa voix flûtée et pourtant voilée.

D'où vient que les Souvenirs littéraires sur Mallarmé se montrent aussi redondants? C'est, d'abord, qu'ils se recoupent et correspondent à une réalité vécue. Pratiquant avec maestria devant ses hôtes ce qu'il a par ailleurs appelé « la

M. Lacroix, dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2012, p. 123-135; et surtout, dans le cadre d'un panorama très construit de la forme et de l'instance cénaculaire de Hugo à Mallarmé, Anthony Glinoe et Vincent Laisney, *L'Âge des cénacles. Confraternités littéraires et artistiques au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2013, p. 524-527.

23. C. Mauclair, *Princes de l'esprit*, Paris, Albin Michel, 1931, p. 102.

24. H. Mazel, *op. cit.*, p. 48.

25. É. Dujardin, *op. cit.*, p. 29.

majoration devant tous du spectacle de Soi²⁶ », Mallarmé fut bien, n'en doutons pas, un causeur de génie animé par l'idéal le plus haut, capable d'impressionner les habitués non moins que les journalistes de passage, et d'exalter encore, à quarante ans de distance, une âme tombée aussi bas que Camille Mauclair. C'est, ensuite, que leurs auteurs se lisent et se citent les uns les autres, par confraternité nostalgique autant que par compétition mémorielle. Les Souvenirs sur Mallarmé paraissent en quatre vagues successives : une première se forme à la disparition du Maître; une deuxième, de 1910 à 1920, parallèlement à la publication des premiers grands inédits et d'éditions courantes; une troisième autour de 1935, pour le cinquantenaire du symbolisme; une quatrième, plus faible, se formera au début des années 1940, suite à la biographie de Mondor²⁷. En 1935, Edmond Jaloux salue, dans sa chronique « L'esprit des livres », la sortie du *Mallarmé chez lui* de Camille Mauclair : « Nous n'aurons jamais assez de témoignages sur Mallarmé, nous n'aurons surtout jamais assez de témoignages précis, directs, encore imprégnés de sa présence²⁸. » Dujardin, qui citera longuement cet article dans son avant-propos, répond quelques mois plus tard à cet appel en donnant *Mallarmé par un des siens*, où ses propres Souvenirs seront montés en volume avec l'appoint, pour moitié, d'un chapitre sur le symbolisme et d'une longue section sur les poètes du vers libre déjà publiée en 1922. C'est une pierre apportée à l'édifice de la mémoire collective par celui qui, écrivain et animateur de la vie littéraire au temps du symbolisme et du wagnérisme, fut aussi, en 1887, le premier éditeur des *Poésies* à l'enseigne de *La Revue indépendante*. Mais il semble bien qu'il se soit agi également, pour Dujardin, de reprendre la main après l'ouvrage de Mauclair, que Jaloux avait fusillé ainsi à la fin de sa chronique : « M. Camille Mauclair conclut par ces termes : "Vaincu [Mallarmé]? Peut-être : mais il a laissé une trace lumineuse, ineffaçable, car nul n'a situé plus haut notre idéal et notre honneur professionnel". J'aurais préféré, je l'avoue, commente Jaloux, une conclusion d'un ordre moins syndicaliste²⁹. » Associer « idéal » et « honneur professionnel » suffit en effet, aux yeux des plus purs, pour assombrir par un reflet de régime professionnel la rayonnante éthique de la vocation personnifiée en Mallarmé.

Ces lieux communs disent enfin, et au total, la communauté d'un lieu, celui dont ils procèdent, avec un ressassement propice à garantir et leur crédibilité et leur efficacité. Ce n'est pas uniquement que chaque souvenir se voie validé par les

26. « L'action restreinte » (*La Revue blanche*, 1^{er} février 1895), dans *Divagations, Œuvres complètes*, t. II, éd. cit., p. 213.

27. Henri Mondor, *Vie de Mallarmé*, 2 vol., Paris, Gallimard, 1941-1942. Francis de Miomandre mentionnera « le magnifique travail du Docteur Henri Mondor, qui ne laisse rien dans l'ombre, qui suit pas à pas, jour après jour, l'existence de son héros » (*Mallarmé*, Mulhouse-Paris-Lausanne, Bader-Dufour, 1948, p. 43).

28. Edmond Jaloux, « L'Esprit des Livres », *Les Nouvelles Littéraires*, 8 juin 1935.

29. *Loc. cit.*

autres de même teneur; c'est surtout que ceux qui les rapportent n'existent, dans la filiation de Mallarmé, qu'en rapport avec le demi-cercle enchanté qu'ils avaient formé devant lui. Produits par le rituel, ces lieux communs en sont à la fois la preuve circulaire et la continuation. « Aux époques héroïques, 1885 et années qui suivirent, écrit Dujardin, nous étions entre nous, et je nous vois encore fraternellement, c'est-à-dire filialement assis autour de la table, pendant qu'il est debout devant la cheminée³⁰ »; et de nommer ensuite, en une longue page, deux générations d'élus et quelques « profanes », « tels Octave Mirbeau, Hérédia, Théodore Duret, l'exécrable Oscar Wilde, à qui notre muette réprobation aurait dû enseigner qu'on ne venait pas chez Mallarmé pour discourir³¹ ». Henri Mazel évoquera, lui, ces « figures de connaissance, fantômes silencieux et mystérieux » qui se faisaient voir « à travers une épaisse fumée », dans la salle à manger de la rue de Rome³². Du « Mallarmé chez lui » de Mauclair au « Mallarmé par un des siens », il n'y a pas tant présentation sous deux aspects d'un même personnage ressaisi dans une intimité vécue à plusieurs que relation de magnétiseur à magnétisés. Et source, pour le premier, d'un magnétisme si intense qu'il a su même agir, par l'intermédiaire des seconds, à travers le temps et à distance. Francis de Miomandre ouvre son étude de 1948, sobrement intitulée *Mallarmé*, par un chapitre intitulé, de façon significative, « Notre Mallarmé ». Voici comment il s'y rappelle les choses :

Il m'est presque impossible de dire ce que Mallarmé fut pour nous, aux environs de la dix-huitième année, quand, à Marseille, où nous faisons une espèce de société avec Edmond Jaloux, Albert Erlande, Théodore Lascaris, Henri Roberty, Gilbert de Voisins et quelques autres, les vers mystérieux du poète circulaient de l'un à l'autre, pour notre éblouissement unanime³³. [...]

Je me souviens. [...] J'absorbais Mallarmé comme, au fond de la mer, un organisme, absorbe les invisibles éléments nourriciers de l'eau; j'avais la sensation de baigner à même la beauté. Et je devrais bien dire plutôt *nous* au lieu de *je* : car c'était notre cas à tous³⁴.

30. É. Dujardin, *op. cit.*, p. 25.

31. *Ibid.*, p. 26.

32. H. Mazel, *op. cit.*, p. 45.

33. Fr. de Miomandre, *op. cit.*, p. 25.

34. *Ibid.*, p. 26-27. Vers l'ouest, à Montpellier, un jeune homme ayant vécu même expérience s'en souviendra, parvenu à l'âge des préfaciés, après avoir eu accès, entre-temps, aux mardis de la rue de Rome : « [...] les fragments que l'on se passait, et qui unissaient entre eux se les transmettant des adeptes dispersés sur la France, comme les antiques initiés s'unissaient à distance par l'échange de tablettes et de lamelles d'or battu, nous constituaient un trésor de délices incorruptibles, bien défendus par soi-même contre le barbare et l'impie » (Paul Valéry, préface à Jean Royère, dans *Ceuvres*, t. I, éd. J. Hytier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 637-638). Cette magie des réseaux de transmission, ce « miracle » de la capillarité symbolique, Mallarmé les avait lui-même évoqués, mais en les nimbant d'ironie, dans son article sur la crise de la librairie de 1891 : « Une époque sait, d'office, l'existence du

[Pour] nous Paris n'était pas la ville où se trouvaient la Tour Eiffel et l'Arc de Triomphe, le Louvre et la Seine, et le Bois, et les salons et les fêtes, c'était la ville où il y avait l'appartement de Mallarmé. [...] Nous savions le nom de tous ceux qui le fréquentaient, et quand, par hasard, l'un de ces privilégiés passait par Marseille, il fallait voir combien nous le harcelions de questions, et aussi quelle jalousie teintée de respect il nous inspirait, du seul fait d'avoir approché Celui que nous ne pouvions rejoindre et que — hélas! — nous ne connûmes jamais, puisqu'il mourut alors que nous étions encore prisonniers de notre cité commerciale et marine. Ainsi avons-nous interrogé André Gide et le Dr Mardrus, Jean Lorrain et Stuart Merrill, et surtout Camille Mauclair qui, lui, au lieu de simplement passer à Marseille s'y était installé. [...] Combien aurions-nous donné pour être admis à plonger notre main dans le pot à tabac de la petite table de la salle à manger, à caresser la chatte Lilith, à toucher le plaid dont le frileux causeur s'enveloppait, à contempler l'encrier à lui rapporté par Dr Mardrus et dont il disait lui-même, avec un air mystérieux, que cet objet lui avait été rapporté par « un magicien venu de l'Orient »³⁵.

Comment en effet se souvenir de qui l'on n'a pas connu, sinon en se souvenant des souvenirs des autres? « Ayant suivi Mauclair à Paris, et étant resté son secrétaire pendant six années, on peut penser combien de fois j'eus l'occasion de parler de Mallarmé. Et je puis donc affirmer que, — bien que je ne l'aie jamais rencontré, — il y a peu de personnes que j'aie aussi connues que Mallarmé³⁶. » Et comment se compter au nombre des élus, en ce même cas de figure, sinon par effet d'un charisme exercé par procuration? « J'ai connu moi-même Félix Fénéon [...] et c'est en contemplant cet être exceptionnel que j'ai compris et senti ce qu'avait pu être Mallarmé³⁷. »

La tendance très banale des Souvenirs littéraires à remailler des collectifs prend donc une force toute particulière dans le cas présent. Elle porte à décrire une scène de discours où communication et communion se sont fusionnées et où plus qu'ailleurs le médium fut le message. Ce rituel de communication a été bien étudié, il n'est pas utile d'y revenir dans le détail³⁸. Mais il faut toutefois se poser

Poète. / Afin de compter, par leurs visages, ses invités, lui ne présenterait qu'intimement le manuscrit, il est célèbre! [...] [En] l'abstention d'aucune annonce, le fait a lieu, ou le miracle. Pas de jeune ami, jusqu'au recul de la province, à l'heure — qui, silencieusement, ne s'en instruit. À rêver, ce l'est, à croire, le temps juste de le réfuter, que le réseau des communications omettant quelques renseignements les mêmes journaliers, ait activé, spontanément, ses fils vers ce résultat » (« Étalages » [*National Observer*, 11 juin 1892], dans *Divagations, Œuvres complètes*, t. II, éd. cit., p. 222-223).

35. Fr. de Miomandre, *op. cit.*, p. 29-32.

36. *Ibid.*, p. 32-33.

37. *Ibid.*, p. 87.

38. Sur le rituel des mardis comme dispositif de communication, voir P. Durand, « 89 rue de Rome. Le rituel des "Mardis" mallarméens », dans *Art&Fact*, n° 18, 1999, p. 113-126; voir aussi Patrick Thériault, « Le 89, rue de Rome : à l'enseigne du secret. Une mise à profit

la question suivante, assez précise. Ces fameux monologues, où résidait le plus pur du génie de Mallarmé, la plus limpide expression de sa logique poétique, pourquoi ne les a-t-on pas consignés, pourquoi n'a-t-on pas su ni voulu le faire? C'est qu'il aurait fallu, certes, être auprès de ce Socrate un Platon, auprès de ce Jésus un évangéliste, auprès de ce Goethe un Eckermann³⁹. C'est aussi, se rappellera Mauclair en 1935, qu'il ne pouvait être question, pour les « délicats complexes » escortant Mallarmé, de le suivre « carnet en mains, comme des reporters⁴⁰ »; car, avait-il déjà observé en 1898, « l'interviewer moderne a rendu impossible le fait de se tenir, crayon et carnet en main, devant un homme qui énonce des pensées⁴¹ ». Consignés, ces propos l'ont été pourtant. Mauclair lui-même a prétendu s'y être adonné pendant ses années de cénacle, puis en avoir détruit le manuscrit, pris de « scrupule⁴² ». Bien des auditeurs en ont par ailleurs récolté des morceaux que l'on voit circuler entre journaux et journaux intimes. Fusées, oui, mais retombées, et qui, note Edmond Jaloux, « nous font juger de l'orientation de ses propos, non de leur développement »: « N'y aura-t-il pas, poursuit-il, un dernier essai de résurrection d'un Mallarmé vraiment vivant? Comment engageait-il un de ces prodigieux monologues qui ont ébloui tous ses auditeurs? Comment passait-il d'un sujet à l'autre? Comment concluait-il⁴³? » Ces développements et leur sinieuse éloquence parfois abrupte, en sommes-nous réellement privés à jamais? Gide, dans *Si le grain ne meurt*, convaincu que « certainement Mallarmé préparait ses conversations », fera observer que celles-ci « ne

moderne d'un mode de communication à caractère initiatique », dans *Romantisme*, n° 158, 2012, p. 69-81.

39. Platon, les évangélistes sont fréquemment invoqués (notamment par Mauclair et Dujardin). Eckermann l'est en outre par Edmond Jaloux dans sa recension de *Mallarmé chez lui*.
40. « Il ne s'est pas trouvé auprès de lui quelqu'un qui fût capable, par sa naïve médiocrité même, de noter ces riens qui composent une physionomie. Les artistes qui entouraient Mallarmé étaient des délicats complexes, des rêveurs occupés de leur œuvre, et ils ne retenaient que les propos d'esthétique de leur maître. Ils hésitaient à noter ce qu'il leur avait dit, redoutant de le blesser, en le suivant en, carnet en mains, comme des reporters » (C. Mauclair, « Le Souvenir de Mallarmé », dans *Princes de l'esprit*, éd. cit., p. 139).
41. « Nous eussions eu l'air, avait-il ajouté, de reporters ou de lycéens au cours » (C. Mauclair, « Les Recherches de Mallarmé » (1898), dans *Princes de l'esprit*, éd. cit., p. 110).
42. « Les artistes qui entouraient Mallarmé [...] l'avaient connu à des époques diverses, les uns s'en étant éloignés, les autres étant venus un peu tard, aucun ne se jugeant capable de consigner tout ce que Mallarmé avait dit en ses merveilleuses conversations de vingt années. Moi-même ne l'ai connu que de 1891 à 1897, et ce scrupule m'a fait détruire un ouvrage de ce genre, que j'avais commencé, où j'avais pourtant noté un bon nombre de ses paraboles prestigieusement spirituelles ou lyriques, d'une élégance et d'une profondeur souveraines, que mon maître improvisait, adossé à la cheminée de sa petite salle à manger de la rue de Rome, dans la fumée des cigarettes » (C. Mauclair, « Le Souvenir de Mallarmé », dans *Princes de l'esprit*, éd. cit., p. 139-141).
43. E. Jaloux, « L'esprit des livres », *Les Nouvelles Littéraires*, 8 juin 1935.

différait souvent pas de beaucoup de ses “divagations” les plus écrites⁴⁴ ». Bref, ces grandes improvisations embrayées à partir de divers petits faits, nous les avons, en certain nombre, sous la forme des « Grands faits divers » et autres « poèmes critiques » à syntaxe très orale recueillis dans le volume paru en 1897 chez Charpentier⁴⁵. C’est d’ailleurs en réinstallant pour la cause le cadre d’énonciation des causeries du mardi au cœur des *Divagations*, où il recueillera ce texte un an plus tard, que Mallarmé amorce l’énoncé de ses propres « souvenirs » au sujet de Rimbaud, sous la forme d’abord d’une lettre à Harrison Rhodes : « J’imagine qu’une de ces soirées de mardi, rares, où vous me fîtes l’honneur, chez moi, d’ouïr mes amis converser, le nom soudainement d’Arthur Rimbaud se soit bercé à la fumée de plusieurs cigarettes; installant, pour votre curiosité, du vague. [...] Mes souvenirs : plutôt ma pensée, à ce Quelqu’un, voici; comme on peut faire une causerie, en votre faveur immédiate⁴⁶. »

Il faut donc poser la question autrement. Ces divagations en séance, pourquoi donc fallait-il que nous ne les ayons pas ? Et pourquoi, rappelée par Mauclair au moment de la transgresser à peine, cette « sorte de convention tacite » entre les membres du cénacle « de n’en rien dire⁴⁷ » ? On peut y voir, d’un côté, un service rendu à une sorte de théologie des lettres, les évocations du cénacle enroulées autour d’une parole perdue n’ayant d’ailleurs pas peu contribué, avec l’interprétation *pro domo* que Valéry puis Blanchot feront de son esthétique, à enfoncer Mallarmé dans l’absence et le silence⁴⁸. De ce secret préservé, l’auteur de *Mallarmé chez lui* donnera toutefois, plus tard, une autre clé à son insu : « Que de fois j’ai dû répondre à ceux qui me questionnaient : “Il eût fallu que vous fussiez là⁴⁹!” » La parole perdue, secret des initiés et objet de leur quête, est aussi la preuve de leur participation au mystère, par exclusion renouvelée de ceux qui n’y

44. A. Gide, *Si le grain ne meurt*, éd. cit., p. 534.

45. Au sujet des *Divagations*, Édouard Dujardin note que certaines de leurs « phrases [...] ne sont que l’écho de sa parole » (*Mallarmé par un des siens*, éd. cit., p. 29).

46. « Arthur Rimbaud. Lettre à M. Harrison Rhodes » (*The Chap Book*, 15 mai 1896), dans *Divagations*, éd. cit., p. 121. Que cette évocation des mardis remplacée au sein des *Divagations* porte sur des souvenirs littéraires de Mallarmé tient ici d’une heureuse coïncidence.

47. C. Mauclair, *Mallarmé chez lui*, éd. cit., p. 130.

48. La littéralisation symbolique du cénacle a joué ici à plein, et de façon d’autant plus construite en ce sens qu’en fait de « cène », celle que l’on voit indéfiniment rejouée dans le souvenir des mardistes, le cénacle de Mallarmé, avant d’être celui des mallarméens, fut peut-être plutôt, si l’on veut jouer sur les mots, la scène d’un théâtre (cf. Patrick Besnier, *Mallarmé, le théâtre de la rue de Rome*, Paris, Éditions du Limon, 1998). Camille Mauclair regrettait néanmoins, en 1921, que « [l’on ne songeât] même pas à réunir [les lettres de Mallarmé], merveilles d’esprit, de grâce et de profondeur; on trouve fort beau d’ensevelir le magicien dans le mystère qu’il a aimé. Peut-être jugera-t-on plus tard qu’il eût été plus nécessaire d’imposer cette grande mémoire au lieu de l’abandonner sans combat » (« Le Souvenir de Mallarmé », dans *Princes de l’esprit*, éd. cit., p. 141-142).

49. C. Mauclair, *Mallarmé chez lui*, éd. cit., p. 88.

ont pas eu accès. Il fallait « y être » pour « en être » et il fallait « en être » pour y recevoir un « être » modifié ou augmenté — autrement dit, dans le langage de Mauclair, pour s'y trouver mis « en état de poésie⁵⁰ ».

Les souvenirs des mallarmistes sont des marqueurs d'inclusion rétrospective au sein du cénacle, ce sont par conséquent aussi des marqueurs d'exclusion. Exclusion générale de tous ceux auxquels, innombrables à n'avoir pas été admis dans le Saint des Saints, l'on fera miroiter, enveloppé dans un oubli irrémédiable, l'essentiel du message mallarméen. Exclusion aussi, plus locale, de ceux qui, après y avoir été introduits, en ont été ensuite mis à l'écart, soit parce qu'ils y transportaient un habitus discordant — tel Oscar Wilde —, soit pour avoir brisé la loi du silence approbateur — c'est le cas de René Ghil⁵¹. Ce que les souvenirs si oublieux des mardistes n'oublient jamais, c'est de rétablir le cadre et de retracer, en même temps que la ligne de démarcation circulaire qui isolait leur groupe au sein de la « société littéraire », la ligne de partage, interne celle-ci, qui séparait, comme deux humanités non mélangables, les vrais élus et les intrus. « — On entrait chez Mallarmé, se souvient Gide en 1898; c'était le soir; on trouvait là d'abord enfin un grand silence; à la porte, tous les bruits de la rue mouraient; Mallarmé commençait à parler d'une voix douce, musicale, inoubliable, — hélas! à jamais étouffée⁵². » Et Valéry de son côté : « En cette œuvre étrange, et comme absolue, résidait un pouvoir magique. Par le seul fait de son existence, elle divisait d'un seul coup le peuple des humains qui savent lire⁵³. »

UNE POLITIQUE DE L'ILLUSION LITTÉRAIRE

L'inflation célébrative des Souvenirs littéraires sur Mallarmé pourrait évidemment être réduite à bien peu de chose. Nimbe élargi, *aura* augmentée et prolongée, elle servirait à grandir ceux qui rapportent ces souvenirs, car quiconque balance l'encensoir autour de Mallarmé s'enveloppe lui-même dans l'encens qu'il répand, un encens dont la tabagie ouateuse des mardis, si souvent évoquée,

50. *Ibid.*, p. 88 [c'est lui qui souligne].

51. Soit peut-être encore parce que, reporters égarés ou mondains de passage, ils ne servent guère qu'à amuser la galerie, à l'image du « pschutteux désorienté » dont Villiers de l'Isle-Adam rapporte comment on s'est payé sa tête, avec le concours de Mallarmé, lors d'une « Soirée chez Nina de Villard » (*Chez les passants, Œuvres complètes*, t. II, éd. A. Raitt et P.-G. Castex avec J.-M. Bellefroid, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1986, p. 411; la même anecdote, reprise à Villiers, sera reproduite textuellement par A. de Bersaucourt (*Au temps des parnassiens*, éd. cit., p. 107-112).

52. A. Gide, « Stéphane Mallarmé, In Memoriam » (*L'Ermitage*, octobre 1898), dans *Prétextes. Réflexions sur quelques points de littérature et de morale*, Paris, Mercure de France, 1903, p. 258-259.

53. P. Valéry, « Lettre sur Mallarmé » [en préface au *Mallarmé* de Jean Royère], dans *Œuvres*, t. I, éd. cit., p. 638.

pourrait être une bonne métaphore⁵⁴. Le cénacle mallarméen, tel qu'en lui-même les Souvenirs des mardistes ne cessent pas de le changer, est à l'image, agrandie et condensée, de ces « salons parisiens » dont Flaubert a fait observer qu'ils « [sont] comme ces machines qui prennent la matière à l'état brut et la rendent centuplée de valeur⁵⁵ ». Ces « hommes admirables », « en qui Forme et Esprit ne sont qu'un », « un fil d'or les relie », écrit Mauclair au sujet de Poe — Flaubert — Mallarmé — Baudelaire — Villiers de l'Isle-Adam, ou encore Delacroix — Rembrandt — Tiepolo — Tintoret — Houdon, etc., « êtres qui ne sont plus, mais [qui] vivent toujours pour moi⁵⁶ » ; l'art et la littérature ont aussi leurs collègues invisibles, délivrant un certificat d'admission au nombre des « princes de l'esprit », restreint par définition et pourtant extensible aux professionnels de l'esprit qui les font comparaître. On pourrait d'autre part très probablement montrer, concordances à l'appui entre les vagues de publications de ces Souvenirs et le traitement réservé à l'esthétique de Mallarmé dans le contexte littéraire général, que cette même inflation correspond à des contre-feux allumés en réaction à diverses charges polémiques et de façon plus diffuse à la progressive montée des usages universitaires d'une œuvre risquant de devenir le « pain des professeurs⁵⁷ ». Aux portraits-charges on répondra par des icônes, aux caricatures par des apothéoses, au développement du commentaire savant par de nuageuses mises au secret. On peut rappeler par exemple qu'une attaque contre Mallarmé et la polémique qui s'en suivit entre André Gide et Eugène Monfort ont causé en 1909 le faux départ de la *Nouvelle Revue Française*⁵⁸. Et, dans le cas des Souvenirs mallarméens comme de façon plus générale, il faudrait également faire leur part aux effets d'*hystérésis* dont les Souvenirs littéraires sont l'objet, sinon l'un des produits, et que ceux-ci transportent en d'autres états du champ. Car qui se sou-

-
54. Cet encens prendra la couleur de la cendre sous la plume de l'auteur de *Si le grain ne meurt*, par contre-effet révélateur d'une seconde initiation, vécue dans la lumineuse Afrique du nord. Ses « souvenirs » de la vie cénaculaire, Gide les rapportera comme la traversée d'une « selve obscure » consécutive à la publication des *Cahiers d'André Walter* (l'expression vient deux fois, au début et à la fin de la section sur la période des cénacles, éd. cit., p. 529 et p. 547). « Selve obscure », réminiscence de la *Divine comédie*, tendrait à assimiler d'un côté Mallarmé (et un peu moins Heredia) à Virgile, de l'autre Ali et Mohammed (avec Paul Laurens et Oscar Wilde) à Béatrice, guidant tour à tour Dante à travers les enfers, puis au-delà du purgatoire.
55. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, dans *Œuvres complètes*, t. II, éd. Masson, Paris, Seuil, coll. « L'Intégrale », 1964, p. 37.
56. C. Mauclair, *Princes de l'esprit*, éd. cit., p. 7. « Fil d'or » que la page de titre semble comme figurer avec ses tirets entre les noms des artistes évoqués.
57. « Il est à craindre, écrira ainsi Francis de Miomandre au sujet de l'œuvre de Mallarmé, que son explication ne devienne, à plus ou moins longue échéance, le "pain des professeurs", comme n'importe quel texte classique » (dans *Mallarmé*, éd. cit., p. 77).
58. Sur la réaction de Gide (« Contre Mallarmé ») et le positionnement qu'il va y opérer de la NRF « en gardienne de l'héritage mallarméen », voir Jean-François Hamel, *Camarade Mallarmé. Une politique de la lecture*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2014, p. 36.

vient parle bien souvent dans un champ — et parfois contre ce que celui-ci est devenu ou tend à devenir — le langage propre à un état antérieur de ce champ⁵⁹.

Ces hypothèses demeurent cependant à la périphérie d'un phénomène qui procède, de façon plus centrale, de l'idéal dont Mallarmé a durablement doué, par son exemple et son « enseignement », les habitués de son cénacle et ses lecteurs les plus enthousiastes. Cet idéal est bien sûr, d'abord dans l'esprit de Mallarmé et des mardistes, celui d'une littérature posée en soi, hors sol, et demandant par conséquent un engagement sans reste de toute l'existence; idéal et engagement que Gide formule très clairement dans son *in memoriam* de 1898 : « Pour Mallarmé, la littérature était le but, oui la fin même de la vie; on la sentait ici, authentique et réelle. Pour y sacrifier tout comme il fit, il fallait bien y croire uniquement. Je ne pense pas qu'il y ait, dans notre histoire littéraire, exemple de plus intransigeante conviction⁶⁰. » Valéry fera de même en 1933 : « Tous les autres écrivains me paraissaient, auprès de lui, n'avoir point reconnu le dieu unique et s'adonner à l'idolâtrie⁶¹. » Entre dans cet idéal, comme sa nécessaire contrepartie, un certain mode d'être au social, qui est aussi un certain idéal de rapport à soi, dont les mardistes se sont tout aussi puissamment pénétrés. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, les disciples de Mallarmé ne cessent pas de professer que leur maître n'avait pas de disciples. « Mallarmé fut un homme sans disciples, et absolument inimitable », écrit Mauclair en 1898, « parce que rien ne peut être détaché de son œuvre, et que quiconque emprunterait son système serait obligé de tout construire à sa mesure, et d'être aussi original que Mallarmé lui-même⁶² ». « Imiter Mallarmé, c'est folie! », écrit plus subtilement Gide au même moment : « — Tout au plus pourrait-on, pour d'autres résultats, employer sa patiente méthode, mais imiter le résultat de cette méthode dans la bizarrerie extérieure qu'elle lui doit parfois, c'est aussi sot que de se promener en scaphandre dans les rues, ou d'écrire à l'envers sous prétexte qu'on admire les manuscrits du Vinci⁶³. » Mallarmé sans disciples? Mallarmé inimitable? C'est l'évidence, mais non parce qu'il n'eut pas de disciples, ni qu'il ne fut pas imité — un « Mallarmé subit [*sic*] revit [chez certains]⁶⁴ », écrit d'ailleurs Gide —, mais parce que ce qu'il communiquait à ses émules n'était pas un modèle ni même un

59. Ce décalage est fréquemment figuré comme tel dans les Souvenirs littéraires, qui commencent bien souvent par un « dans ce temps-là » ou par des métonymies parfois très concrètes du temps qui a passé, comme il en va de la poussière dont on devêt vieux numéros de revues et coupures de journaux. Ce décalage y est d'autre part assez souvent donné pour l'élément inducteur de la rêverie mémorielle et du retour graduel de souvenirs de plus en plus précis.

60. A. Gide, « Stéphane Mallarmé », art. cit., p. 258.

61. P. Valéry, « Stéphane Mallarmé » (*Le Gaulois*, 17 octobre 1933), dans *Œuvres*, t. I, éd. cit., p. 620.

62. C. Mauclair, « Les Recherches de Mallarmé » (1898), dans *Princes de l'esprit*, éd. cit., p. 134.

63. A. Gide, « Stéphane Mallarmé », art. cit., p. 256-257.

64. *Ibid.*, p. 256.

état, mais une représentation de la littérature avec la disposition que celle-ci requiert pour tendre vers elle : non seulement une disponibilité de tout l'être, mais une disposition à se penser soi-même comme un sujet absolument singulier, libre de toute autre assignation sociale ou, à tout le moins, en condition d'y résister, qu'elle émane de la routine ordinaire ou des routines propres aux gens de lettres. Les Souvenirs des mardistes le montrent en boucle : autour de ce « Lui » avec majuscule, c'est un « nous » qui importe, mais fait d'une addition d'âmes individuelles puissamment galvanisées par le magnétisme du Maître et le sentiment de leur propre élection. Il est significatif à cet égard que Gide, toujours dans le même *in memoriam*, n'emploie l'expression « Société littéraire » qu'entre guillemets, comme en prenant la chose avec des pincettes, et qu'il isole le buste de Mallarmé au sein d'une « société de gens de lettres qui spéculent⁶⁵ ». « La gloire de Mallarmé, écrira Valéry en élargissant ces dispositions du monde des poètes à ceux de leurs meilleurs lecteurs, n'est pas une gloire *statistique*. Elle ne dépend pas du nombre d'un public indistinct. Elle est composée de solitaires qui ne se ressemblent pas⁶⁶. »

La sursacralisation du maître de la rue de Rome dans les Souvenirs de ses disciples, solitaires qui ne se ressemblaient pas mais qui se rassemblent à nouveau, correspond ainsi, pour une bonne part, à la sursacralisation de la littérature à laquelle il a lui-même procédé et qu'il leur a inculquée, non en inventant la sacralisation de la chose, qui remonte au moins au romantisme, mais en la portant à son point limite. La valeur du jeu littéraire est déjà en effet, en tant que telle, un produit du fonctionnement normal du champ littéraire moderne, de même que la singularité du créateur et du lecteur créateur y correspond à l'impératif d'un système où, selon la formule de Remy de Gourmont, « être existant, c'est être différent⁶⁷ ». Un système, en d'autres termes, où la différence fait l'existence et entretient la possibilité d'être reconnu comme original et aussi singulier qu'eux par un ensemble d'autres agents ayant collectivement développé une même propension à se penser comme originaux et singuliers. Les formes qu'il a données à ces deux composantes de l'habitus littéraire moderne, Mallarmé a pu d'autant plus fortement les communiquer à ses adeptes qu'il n'a guère fait au fond — en ayant commencé par lui-même, avant de laisser « poindre », « [en l'exhibant] avec dandysme, [son] incompétence, sur autre chose que

65. *Ibid.*, p. 257 et p. 253.

66. P. Valéry, « Lettre sur *Le Coup de dés* » (*Marges*, 1920) dans *Œuvres*, t. I, éd. cit., p. 628 [c'est lui qui souligne]. Un même éthos avait porté Gide (comme d'autres encore) à ce même élargissement : « Mépriser le public vulgaire, c'est estimer d'autant plus quelques-uns. Où les trouver ? Ce n'est que dans la longue suite des temps qu'ils peuvent se choisir eux-mêmes ; un ici, l'autre là, chacun d'eux solitaire ; et que se forme lentement, à travers les générations survenues, un public qui soit lui de même admirable » (« Stéphane Mallarmé », art. cit., p. 253).

67. Remy de Gourmont, *Le Livre des masques* (1896), Paris, Mercure de France, 1921, p. 14.

l'absolu⁶⁸ » —, que concentrer sur eux une sorte d'énergie sociale diffuse, tout en conférant à ces formes le raffinement suprême d'une esthétique intransigeante doublée d'une métaphysique supérieure. « Croyez que ce devait être très beau⁶⁹ », laissera-t-il, en fait d'ultime message, entre ses deux crises d'étouffement. Les Souvenirs des mardistes ne cesseront pas au fond de dire à ceux qui n'en étaient pas : « Croyez que ce fut très beau. » Non au seul sens que ce fut très beau, et très certainement cela le fut ; mais en ceci que le cénacle mallarméen aura été le foyer d'inculcation d'une croyance⁷⁰. Croyance en la valeur incalculable de ce qui se jouait là. Croyance en la valeur en soi du jeu littéraire en général. Site de communication d'une illusion particulière, reproduite et relayée jusqu'à nous : l'illusion d'une littérature tout entière confondue avec l'*illusio* qui la fonde.

Avec leurs lieux communs, leurs redondances amplificatrices d'un témoin à l'autre et les rangées de fantômes qui s'y revoient convoqués en demi-cercle, les Souvenirs sur Mallarmé pourraient, en ce sens, passer pour une sorte d'expression exagérée de la *poétique* des Souvenirs littéraires, mais aussi de ce qu'on pourrait appeler leur *politique*. Cette politique des Souvenirs littéraires, comme la littérature elle-même dont ils se souviennent, aurait ses fonctionnaires, ses juristes, ses policiers et ses soldats, ses douaniers, appointés les uns ou les autres à la transmission du patrimoine ou à l'inculcation des vertus civiques, à la définition et au respect des codes, à la délimitation des frontières et des périmètres. Elle aurait également son credo étatique diffus et nécessaire. Sous la rubrique des « superstitions littéraires », Valéry proposait de ranger « toutes les croyances qui ont de commun l'oubli de la condition verbale de la littérature⁷¹ ». Les Souvenirs littéraires en général et ceux relatifs au cénacle mallarméen sont à la fois l'antidote et le poison d'une autre superstition, en ce qu'ils sont à la fois affirmation et dénégation de la condition sociale de la littérature. Ils sont affirmation de cette condition sociale, en tant qu'ils mettent effectivement en scène, sous

68. « Solennité », (*La Revue indépendante*, février 1887), dans *Divagations*, éd. cit., p. 198.

69. Mot de « recommandation » laissé à l'intention de Marie et Geneviève Mallarmé, à Valvins, en date du 8 septembre 1898, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. B. Marchal, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p. 821.

70. C'est bien cette croyance, mais sous sa forme la plus aisément ridiculisable, que, sans atteindre à sa source, Charles Maurras, rendant compte des *Divagations* à leur sortie, prendra pour cible polémique : « Toutes les actions de M. Stéphane Mallarmé manifestent, selon [ses] pieux auditeurs, un caractère d'élévation presque mystique : beaucoup l'admirent, je le sais, d'habiter rue de Rome et de recevoir le mardi. Actions qui nous paraissent simples. Mais peut-être reçoivent-elles une vertu mystérieuse de la qualité rare de l'homme qui les accomplit. C'est peu que de pencher la tête sur l'épaule gauche. Alexandre le fit, et ce parut la marque d'une autorité surhumaine » (*La Revue encyclopédique* [3 avril 1897], recueilli dans *Mallarmé*, textes choisis et présentés par B. Marchal, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Mémoire de la critique », 1998, p. 433).

71. P. Valéry, *Tel Quel*, dans *Œuvres*, t. II, éd. J. Hytier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, p. 569.

le regard d'un témoin qui en fut partie agissante, la littérature comme univers social associé à des formes de vie collective. En même temps ils en sont la dénégation, en tant qu'ils reposent sur la représentation d'une socialité réduite à une juxtaposition de singularités et sur cet impensé : que ladite singularité est elle-même l'un des produits sociaux de cet univers. L'intérêt exclusif professé par Léautaud à l'endroit des Souvenirs littéraires tient au fait que la vie littéraire forme à peu près tout son univers, hormis le sort des bêtes, mais au sujet duquel il écrit aussi, et ses boires ou déboires érotiques, qu'il se décrit. Au demeurant, les Souvenirs littéraires en général n'atteignent pas plus que son *Journal littéraire* en particulier à une véritable réflexivité critique au sujet d'un milieu appréhendé, à différents degrés, tantôt comme une joyeuse mêlée de grandes âmes, tantôt comme une nuée d'arrivistes impatients de récolter, à la corbeille de la gloire, les profits de leurs placements spéculatifs.

Genre bien ambigu sous cet autre rapport encore que celui des Souvenirs littéraires, mais comme tel étroitement ajusté aux coordonnées du champ littéraire moderne et à l'imaginaire qui en procède chez ses agents. Genre dont l'analyse et l'interprétation sociologique fondamentale gagneraient très certainement, surtout lorsqu'il fait matière du cénacle mallarméen, à être conduites à travers les cadres de pensée d'un autre Mallarmé. Celui qui, dans *La Musique et les Lettres*, associait l'idéal littéraire à une foi toute pratique en l'existence de cet idéal, de même qu'il associait dans « Crise de vers », comme deux « visées » l'une à l'autre, la « Transposition » vers l'idée à une « Structure » établie dans la matérialité verbale⁷². Celui qui, en particulier, réclamait le droit, pour « une minorité », de « s'instituer » au sein de l'État et, pour ses membres, de s'y penser comme des singularités, mais tout en formulant l'idée que ces singularités — comme il en va pour tout citoyen, quels que soient sa sphère d'activité, ses intérêts, ses opinions politiques — n'en restent pas moins respectueuses d'un « motif commun⁷³ », lequel n'est autre, en sa fiction construite, maintenue, entretenue à travers les différends dont il fait l'objet, que l'État lui-même ou bien encore la « Cité », « lieu abstrait, supérieur, nulle part situé, ici séjour pour l'homme⁷⁴ ». Car, expliquait-il sans guère avoir été entendu sur ce point pourtant crucial, jusque dans leurs luttes les plus rudes, jusque dans leurs désaccords les plus grands, ces singularités produites par le « besoin d'exception » sont elles aussi « d'accord, au moins, que ce à propos de quoi on s'entre-dévore, compte⁷⁵ ». Ce qui constitue, pour le coup — et s'agissant, en l'occurrence, d'une « retraite

72. Voir « Crise de vers », dans *Œuvres complètes*, t. II, éd. cit., p. 211.

73. *La Musique et les Lettres* (1894), dans *Œuvres complètes*, t. II, éd. cit., p. 72.

74. « Notes » en appendice à *La Musique et les Lettres* (1894), dans *Œuvres complètes*, t. II, éd. cit., p. 76.

75. *La Musique et les Lettres* (1894), éd. cit., p. 72-73.

chaste de plusieurs⁷⁶ » où semble se dessiner une image du cénacle, lui-même image en réduction du champ de la poésie pure —, une très bonne définition, non plus de l'illusion, mais de l'*illusio*.

DISCUSSION

Michel MURAT : On a quand même quelques traces de ses propos chez Régnier, chez Fontainas : aucune trace sténographique, mais des notes ; Mauclair aussi a dû en prendre. Ces canevas de conversation ne sont pas sans intérêt car on peut les confronter avec les *Divagations* écrites, et aussi avec la correspondance, où on a des modes d'écriture qui sont adossés presque immédiatement à la parole orale et qui ont l'intérêt d'être moins ritualisés, en particulier dans les lettres à la famille.

Pascal DURAND : Il est vrai, comme je crois y avoir insisté, que nous avons beaucoup de propos mallarméens épars, notamment dans les carnets de Régnier. Tout cela circule d'autre part entre journaux intimes et correspondances, mais aussi d'un journal, d'une revue, d'une interview à d'autres. Et quant à sa propre correspondance, d'un côté il est vrai qu'elle lui permet de sortir de la bulle, mais d'un autre côté elle l'y replonge également, car dans la seconde moitié de sa carrière, au moment où s'organisent les Mardis, les lettres de Mallarmé deviennent de plus en plus brèves, elles n'ont plus le grand développement phraséologique et philosophique des lettres de Tournon ou de Besançon. Beaucoup sont des invitations à venir ou à revenir aux Mardis causer entre deux cigarettes de ces choses, ou des commentaires assez stéréotypés des recueils qui lui ont été envoyés. Il entre à partir de là, comme épistolier, dans une sorte de navette entre gens du même monde, et c'est l'une des raisons, me semble-t-il, pour lesquelles ses lettres deviennent si brèves après 1880. Elles deviennent ce qu'il appelait des lettres d'affaire.

Anthony GLINOER : Il y a un point qui me frappe et qui semble assez spécifique à Mallarmé, c'est cette chasse au discours du maître, l'enjeu que devient la retranscription de ses divagations en cénacle. Pourquoi la parole de Mallarmé a-t-elle acquis un statut si spécial par rapport à la parole d'autres chefs de cénacle auxquels leurs disciples reconnaissaient aussi un charisme important ?

Pascal DURAND : Je dois m'être mal fait comprendre, parce que j'ai été trop vite. Je vais donc reformuler la chose de manière peut-être plus claire. D'un côté il me semble que dans les Souvenirs littéraires en général, cela tient d'un lieu commun de dire que rien ne peut donner une idée de la virtuosité verbale, de l'esprit, de la vivacité des échanges dans les interactions littéraires que l'on rapporte. Qu'on va quand même essayer, mais que tout cela est irrémédiablement perdu. Il fallait être là. Mais cette tendance est portée, dans les Souvenirs des Mallarmistes, à un niveau de saturation, d'inflation, d'excès peu ordinaire, allant jusqu'au blanchiment complet de cette parole, qui en réalité surnage, y compris dans ces mêmes Souvenirs. Cela n'en dit pas moins quelque chose d'une mécanique symbolique et sociale à l'œuvre non seulement au sein du cénacle, mais surtout au sein de l'après-cénacle. Le Mallarmé après Mallarmé, ce n'est plus tout à fait Mallarmé, c'est

76. *Ibid.*, p. 72.

devenu, je pense, autre chose : quelqu'un qui s'est transformé en une espèce d'icône, contre laquelle lui-même a lutté autant qu'il a travaillé à la peindre. L'ironie si constante chez Mallarmé, la dimension de déconstruction sociale de l'illusion littéraire qu'il a pourtant fait rayonner, sans que ses disciples, même Valéry, en aient véritablement été atteints, sont tout de même le signe de ce qu'il n'est pas totalement recouvert par ce qu'il est devenu ensuite dans la tradition exégétique et hagiographique dont il a fait l'objet. On évoquait hier cette fameuse idée de la capillarité de la gloire poétique et de l'œuvre pure à l'échelle de toute la France. Il en parle, oui, mais avec la plus grande ironie. Par ailleurs, en allant vers les Souvenirs qui ne sont pas ceux des Mardistes — vers Anna Rodenbach, Julie Manet, et quelques autres encore —, on se rend compte qu'on y dit souvent deux choses que les Mardistes ne disent pas : premièrement que Mallarmé souhaitait ardemment qu'on interagisse avec lui, que la perche était tendue, et deuxièmement que le mutisme des habitués des Mardis n'était pas aussi grand et systématique qu'on a voulu le dire ensuite. Un Whistler, par exemple, contribuait assez activement à la dynamique de la parole, en renvoyant la balle à Mallarmé adossé debout à sa cheminée. Les choses ont donc été un peu plus ambiguës qu'on ne l'a dit rétrospectivement. Et il y a eu là toute une opération de production imaginaire, voulant que le réel ait pour tourniquet un imaginaire qui s'y ajuste, qui s'y adapte, et qui fait même bien plus que le représenter. Tout cela a été aspiré par une sorte de centrifugeuse propre au cénacle mallarméen et surtout à la manière dont il s'est prolongé dans les Souvenirs trop pieux des disciples.

Vincent LAISNEY : En conclusion de notre ouvrage⁷⁷, Anthony Glinoyer et moi avons réfléchi aux possibilités d'extension du domaine du cénacle à ses figures tutélaires sous l'espèce métonymique (l'œuvre *pour* l'artiste) de tableaux, de livres, de statuettes présents dans le lieu même de sociabilité des cénacliers (un salon décoré et meublé), comme c'est le cas par exemple dans le fameux tableau de Théo van Rysselberghe, intitulé *Une Lecture* (1903), où l'on peut voir (premier cercle) assis autour de Verhaeren, les fidèles du maître (Gide, Fénéon, Vielé-Griffin, etc.), et (deuxième cercle) accrochés au mur, ou posés sur le manteau de cheminée, les grands absents, que Sainte-Beuve appelle *la bella scuola* : Whistler, Rodin, Minne. Ta communication nous révèle un troisième niveau d'extension de cette « communauté de poussière », dont parlait Maxime Du Camp, par le truchement des Souvenirs. Les Souvenirs littéraires prolongent la communauté, élargissent le cercle cénaculaire. La fonction des Souvenirs, tu le montres très bien, c'est de pérenniser ce magnétisme du Maître, d'immortaliser son charme. Le système d'extension suit le modèle évangélique. Les mémorialistes (comme Édouard Dujardin le dit formellement dans sa préface) sont des disciples qui répandent la Bonne Parole, cherchent de nouveaux adeptes. À ce propos je voudrais te poser une question : quand tu avances l'idée que, si la fille ou la femme de Mallarmé avaient laissé des Souvenirs, leur témoignage serait inintéressant, je ne suis pas sûr de te suivre, car, certes, il y aurait des chances pour que, n'étant pas à l'intérieur du cercle, elles ne disent que des banalités, mais précisément, si l'on en juge par les Souvenirs d'Adèle Hugo, de Marie Nodier, ou de Julia Daudet, elles apportent, du fait de leur position excentrée (comme le provincial ou l'étranger de passage, ou pire, l'intrus, le curieux, ou le mécréant), un éclairage oblique parfois instructif. Quand les écrivains témoignent, ils témoignent en tant qu'écrivains. Non seulement ils maîtrisent les codes, le

77. A. Glinoyer et V. Laisney, *L'Âge des cénacles*, éd. citée.

protocole, les logiques internes, mais ils sont tentés en plus de faire de la littérature. Les membres externes désacralisent le milieu littéraire, au lieu que les disciples (les membres internes) ont tendance à le sursacraliser.

Pascal DURAND : Les Souvenirs de témoins de la vie littéraire qui n'étaient pas eux-mêmes écrivains ou professionnels de la chose sont moins porteurs de l'effet littérature, de cette sorte de valeur ajoutée qu'est la littérarité. Les souvenirs d'Anna Rodenbach ne sont pas des Souvenirs littéraires sur Stéphane Mallarmé, ce sont des souvenirs du temps où Mallarmé vivait. Lorsque « littéraires » est associé à « Souvenirs », ce n'est pas seulement pour qualifier transitivement l'objet dont ces souvenirs se saisissent, c'est aussi pour qualifier intransitivement ou réflexivement la qualité, endossée dans ces souvenirs, d'homme de lettres ou d'écrivain journaliste ou de participant au milieu de ceux qui fabriquent et mettent en circulation la chose littéraire. Je suis parti en effet de cette question même : qu'est-ce qui est *littéraire* dans ces Souvenirs ? Est-ce l'objet seulement ? Non, c'est aussi une certaine posture d'énonciation, ou encore un titre à faire valoir. Au reste, beaucoup de Souvenirs littéraires commencent par dire : voilà qui j'étais, voilà ce que j'étais, voilà à quel titre et de quel droit je parle, voilà pourquoi j'en parle, voilà quel était mon rôle. Ou encore : voilà que, en dévêtant de leur poussière ces brochures jaunies, je me retrouve dans le paquet des gens de bohème ou du café machin. Tu as commencé en disant que les Souvenirs des Mardistes prolongeaient le cénacle mallarméen. Oui, j'en suis convaincu, mais ils l'oblitérent aussi, ils sont un système de cache autant que de révélation posé sur le cénacle, lequel a très probablement ressemblé à ce qu'ils décrivent, mais a été aussi autre chose. Il y a là à la fois une sorte d'effet de société secrète et aussi un effet de retournement vers soi de l'excellence absolue que l'on prête au microcosme dont on a été partie prenante.

Vincent LAISNEY : Absolument. Dans les livres de souvenirs, une expression revient sans cesse : « écran du souvenir », or ce mot écran est passionnant, car l'écran cache en même temps qu'il révèle. Il y a au principe de toute écriture du souvenir, un processus de dissimulation de la réalité, et de re-présentation de cette réalité.

Pascal DURAND : Jean Royère, qui a donné en 1926, à mon sens, l'un des très grands livres sur Mallarmé y écrivait ceci : « Cueillir des anecdotes pour éclairer son visage c'est en quelque manière lui mettre un masque⁷⁸. »

78. Jean Royère, *Mallarmé, précédé d'une lettre sur Mallarmé de Paul Valéry* [1926], Paris, Albert Messein, 1931, p. 74.